



MARS 2025

ÉTVDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE



Entretien avec
Julia Kristeva

LE FÉMININ TRANSFORMATIF

Entretien avec Julia KRISTEVA

Essayiste, psychanalyste, romancière, linguiste, philosophe, docteure honoris causa de nombreuses universités, Julia Kristeva, dont l'œuvre est traduite dans le monde entier, a reçu en 2004 le Prix Holberg, l'équivalent du Nobel pour les sciences humaines. Dans le chaos d'une planète en proie à des vertiges inédits, sa voix, l'une des plus passionnantes de notre temps, a beaucoup à nous dire. « Monstre de carrefours » comme elle se définit elle-même, en référence aux domaines variés qu'elle prend à bras-le-corps ainsi qu'à une identité en mouvement, elle vient de publier deux livres, dont Prélude à une éthique du féminin qui revisite, sous ce beau titre musical, une œuvre tout entière orientée vers ce continent féminin qu'elle explore depuis ses premiers textes jusqu'à aujourd'hui, en passant par sa trilogie du Génie féminin (Hannah Arendt, Mélanie Klein et Colette) et son essai sur sainte Thérèse d'Avila.

« On naît femme, mais Je le deviens », écrivez-vous dans Prélude à une éthique du féminin¹, reposant ainsi la question du « devenir femme », soixante-quinze ans après la célèbre formule de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient. » Que voulez-vous dire ?

■ **Julia Kristeva** : Si Beauvoir écrit : « On ne naît pas femme, on le devient », je dirais plutôt « On (biologique) naît femme, mais Je (conscient-inconscient psychosexuel) le deviens. » Pourquoi ? En

1. Julia Kristeva, *Prélude à une éthique du féminin*, Fayard, 2024. Voir aussi Sarah-Anaïs Crevier Goulet, Keren Mock, Nicolas Rabain et Beatriz Santos (dir.), *Julia Kristeva, Révolte et reliance*, Éditions Hermann, « Cerisy - Colloques de Cerisy », 2024.

écartant la problématique de la *différence* au profit de celle de l'*égalité*, Beauvoir s'est interdit de pousser plus loin le projet existentialiste, pourtant annoncé, qui aurait dû la conduire à méditer, à travers la condition des femmes au pluriel, sur les chances de liberté de chacune d'elles en tant qu'être humain *singulier*. Bien que sa réflexion ait largement puisé dans la réalisation de femmes « sujets », toutes aussi exemplaires par leur génie que sainte Thérèse d'Avila ou Colette, en passant par Marie de Gournay ou Anne-Josèphe Théroigne de Méricourt, c'est moins à « l'être humain » et aux « chances de l'individu » que *Le deuxième sexe* s'est consacré qu'à la « condition féminine » dans son ensemble.

L'autrice du *Deuxième sexe* est sans doute venue trop tôt pour défendre la singularité féminine alors que tant de « conditions » sexuelles et économiques entravaient encore l'émancipation des femmes. Mais pendant que ces enjeux restent toujours d'actualité et que *l'ère planétaire* qui s'ouvre après *les temps modernes* s'annonce par trop pétrie de conservatismes et d'archaïsmes, il n'est pas sûr que le « conflit » entre la condition de toutes et la libre réalisation de chacune (conflit qui serait, selon la philosophe, au fondement de la souffrance féminine) puisse être réglé, si l'on se préoccupe seulement de la « condition », en sous-estimant le « sujet ». En privilégiant la transformation de la « condition » féminine, Beauvoir contribue elle-même à écarter l'enjeu essentiel de l'initiative singulière. Je pense à Hannah Arendt, Mélanie Klein, Colette et tant d'autres, qui n'ont pas attendu que la « condition féminine » soit mûre pour réaliser leur liberté. Le génie n'est-il pas précisément cette percée au travers et au-delà de la « situation » ? Gardons donc cet « on » impersonnel pour la différence anatomique et génétique, et disons « je » pour la capacité de se construire au féminin.

Quelles ont été les étapes marquantes de votre « devenir femme » ?

■ **J. Kristeva** : Étais-je une féministe atypique ? Le terme « féministe » n'existait pas dans ma Bulgarie natale, mais l'idéologie communiste encourageait les femmes à étudier et à travailler comme les hommes. En conflit avec mon père, homme de foi religieuse, je brocardais ses croyances orthodoxes. Et je me voyais comme le garçon de ma famille, en m'appuyant sur l'approbation silencieuse de ma mère darwinienne qui avait fait des études de biologie. J'adorais la poétesse nationale, Blaga Dimitrova, qui avait mis en vers une expression jouant avec les

homophonies de la langue bulgare, que ma mère affectionnait : « Ne te laisse pas couvrir sous des ailes, mais déploie tes ailes », disait-elle à ses filles. Dans *Prélude à une éthique du féminin*, j'ai repris mon dernier article paru en bulgare au cours de l'année 1963 : « Une poétesse bulgare ». Était-ce ce culte de la poésie sous un régime communiste qui m'a laissé comprendre qu'il n'y a de liberté que singulière ?

Je ne me reconnais donc pas dans les mouvements militants. En mai 1968, un peu plus de deux ans après mon arrivée en France, les manifestants entonnaient *L'Internationale* sur les barricades : « Nous ne sommes rien, soyons tout ! » J'entendais pour ma part « l'homme du sous-sol » de Fiodor Dostoïevski, qui se révoltait déjà contre la massification en marche en disant : « Je suis seul et ils sont tous. » Je repérais, comme lui, le « noustoussisme » et je me disais : « Je suis seule *avec* tous et toutes. » Et cela continue... Le féminisme m'est apparu comme le dernier des mouvements d'émancipation hérités de la Révolution française, qui voulait libérer *tous* les bourgeois, *tous* les prolétaires, *tout* le tiers-monde, et maintenant *toutes* les femmes. Mais tous les mouvements collectivistes de libération ont sombré dans le totalitarisme, parce qu'ils ont oublié que la liberté est une chance au singulier.

« La liberté est une chance au singulier »

J'ai fait mienne la philosophie de Jean Duns Scot, qui a vécu au XIII^e siècle. Il postulait que la vérité n'est ni dans les idées abstraites, ni dans la matière opaque, mais dans *le pronom démonstratif* : cet homme-ci, *cette* femme-là. C'est là que réside sa liberté, qui est tout simplement *sa créativité partageable*, à susciter et encourager, contre la banalisation des esprits propagée par l'hyperconnexion.

Sur quels principes repose ce que vous nommez une « éthique du féminin » ?

■ **J. Kristeva** : *Le féminin* comme *l'éthique* demandent à être abordés avec précaution et délicatesse, tant les stigmates de la métaphysique et de la politique les alourdissent et les déforment. Jacques Lacan avait déjà la prudence de ne pas employer l'article défini « la » avec le substantif « femme ». « La femme n'existe pas », disait-il, pour ne pas essentialiser cette « notion » et bloquer son pouvoir de transformation. Sans être désormais une « énigme » comme le pensait Freud, le fémi-

nin m'apparaît aujourd'hui, dans mon expérience clinique et dans la percée sociopolitique des femmes dans le monde, comme un constituant aussi radical qu'incernable de nos identités psychosexuelles, tel le boson de Higgs. Insaisissable et cependant indispensable, le boson de Higgs est une des clés de voûte du modèle standard de la physique des particules et, à ce titre, il est parfois dénommé la « particule de Dieu ». Le féminin serait-il le boson de l'inconscient pour les deux sexes ?

La subtilité du féminin ainsi comprise ne saurait convenir aux grilles rigides, aux valeurs transcendantes – le bien et le mal, la loi, le devoir, le jugement – et aux impératifs contraignants de la morale. L'éthique qui se substitue à la morale dans une ontologie immanente – avec Spinoza, Leibnitz et surtout Nietzsche dans *Par-delà le bien et le mal*, que Gilles Deleuze explicite et développe – ne juge pas. Elle évalue les capacités de se métamorphoser, qui sont inhérentes aux identités, actions et intentions, et se révèlent dans la teneur qualitative de nos existences singulières. Entre « puissance » et « limite », l'évaluation éthique prend comme modèle le corps, avec ses aptitudes aux affects, et leur puissance d'affecter d'autres corps ou bien celle d'être affecté par eux.

La psychanalyse freudienne participe de cette éthique qui « suspend » le jugement pour analyser les singularités constituées et constitutives, et les actualiser dans la pratique du *transfert* à travers le temps. C'est une tâche éthique en somme, qui se donne une direction : « Là où c'était, je dois advenir. » Avec deux principes qui s'opposent – « le principe de plaisir » et « le principe de réalité » – sans faire recours au transcendantal.

Ce qui n'empêche pas, au contraire, que le féminin révélé par la découverte freudienne de l'inconscient soit *un*, sinon *le* facteur de l'accélération anthropologique que nous vivons, en raison du fait que *le féminin est transformatif*. Ni inné ni acquis, mais inlassablement conquis, la vivacité du féminin se diversifie ou succombe dans les épreuves de l'impitoyable réalité sociohistorique.

« *Je suis et je resterai une étrangère* », dites-vous, ce qui fait écho au très beau texte que Roland Barthes a écrit sur vous « *L'étrangère* »².

■ **J. Kristeva** : Je me souviens d'un matin de mai, brumeux et chaud, dans la solitude poisseuse d'un aéroport surchargé, au début du mois

2. Roland Barthes, « L'étrangère », *La Quinzaine littéraire*, 1^{er} mai 1970.

de mai 1970. Je fais l'achat somnambulique de *La Quinzaine littéraire* et, dans l'avion qui vole vers l'Espagne, je découvre son article qui me désigne comme « l'étrangère ». Était-ce moi ? C'était donc moi ! Incapable de suivre l'argumentation, ni même de saisir son effet d'anti-dépresseur, seul un souffle salvateur s'emparait de moi hors de moi et qui me dépassait : le dépassement comme possibilité.

Dès 1970, Barthes a fait connaître de l'intérieur cette « étrangeté », une expérience existentielle qui devient un destin planétaire au XXI^e siècle, au gré des crises, des guerres et de la décomposition de civilisations. Bien plus tard, j'ai pu traverser ce saisissement et déplier les lignes de force de cette étrangeté, que Barthes

« Comprendre « l'identité » féminine
comme un processus ouvert »

avait minutieusement projetée sur moi, car elles étaient les siennes, et toute son écriture les met en œuvre. Selon Barthes, la force de l'étrangère – et de l'étranger – tient à sa capacité de *déplacement* : il « change la place des choses », il dénoue les chaînes du « déjà dit », il détruit le « dernier préjugé », la mythologie ambiante, c'est-à-dire la « bêtise », l'« autorité », la « filiation » et la science bloquée par son « signifié » unique. Il n'interprète pas Racine, Sade, Fourier, Loyola, Balzac et d'autres, mais bouscule la tradition académique qu'il renouvelle, lui redonnant vie, ici et maintenant.

Pourtant le féminin ne se réduit pas à « la situation d'étrangère »...

■ **J. Kristeva** : Mon expérience clinique m'a permis de comprendre « l'identité » féminine comme un processus ouvert, changeant, inachevé, qui se compose de multiples étapes et facettes. Cette « identité » féminine se construit comme un voyage complexe tout au long de la vie, elle est structurellement transformative. D'où sa capacité de traverser le féminin réprimé, maltraité, en proie à la violence et au harcèlement sexuels ou encore instrumentalisé par la religiosité intégriste. Quand il est lucide et assumé dans sa complexité, *le féminin transformatif* surprend par sa maturité intense, multiforme, en formation continue.

Aujourd'hui, dans un contexte social et politique chaotique et menaçant partout dans le monde, les femmes s'imposent comme *un*, sinon *le* facteur majeur de la transformation anthropologique en cours. Victimes, elles forcent les législateurs à modifier les lois ; créatrices de nouveaux langages et comportements, comme dans le procès

de Mazan, elles transforment les standards éthiques. Le temps est venu d'insister sur cette révolte et cette « reliance », vivacité inhérente à ce qu'on a longuement cru être le « deuxième sexe ».

Suis-je trop optimiste avec cette vision du féminin ? Je me définis comme une pessimiste énergique. Et j'ai voulu partager ma conviction dès la couverture de *Prélude à une éthique du féminin*, en

« Je me définis comme une pessimiste énergique »

choisissant une représentation de l'intimité féminine par Anish Kapoor qui, pour toute définition de sa peinture, a

écrit : « *I'm pregnant.* » Un féminin transformatif habite aussi les hommes. Le choix de ce tableau montre combien le « patriarcat » a évolué depuis le scandale provoqué par *L'origine du monde* de Gustave Courbet (1866), qu'on n'a pas montré pendant un siècle et demi, jusqu'à ce *Portrait of Pink* d'Anish Kapoor (2019) qui attendrit ou rafraîchit, mais ne scandalise pas l'internaute blasé.

J'ai donc posé, au centre de *Prélude à une éthique du féminin*, une synthèse de ce que mon expérience clinique m'a appris de la psychosexualité féminine, et j'ai disposé autour de ce foyer mes autres essais qui résonnent avec ce texte central.

Dans « Le corps français », un des textes qui composent Prélude à une éthique du féminin, vous évoquez l'épiphanie d'une rencontre majuscule avec l'écrivain Philippe Sollers dont vous devenez l'épouse en 1966. « Le couple est devenu un espace de pensée, écrivez-vous. La pensée comme un dialogue entre les deux sexes : n'est-ce pas "l'utopie" elle-même, en acte ? »

■ **J. Kristeva** : Rappelons-nous que l'hétérosexualité est une acquisition tardive dans l'histoire des hommes et des femmes. Il a fallu introduire l'amour dans l'alliance contractuelle entre deux personnes de sexes différents qui gèrent la reproduction de l'espèce et la transmission des biens. Quel amour ? L'amour platonicien du Vrai et du Beau sublime l'homosexualité grecque. C'est le Cantique des cantiques des Hébreux qui fut le premier à promouvoir l'amour d'une femme, la Sulamite, amoureuse de son berger-Roi qui la fuit, et qui n'est au fond que l'irreprésentable amour pour Dieu et de Dieu, de l'Altérité elle-même. Ensuite, la littérature courtoise, avec des greffes, paraît-il, d'influences taoïstes, transmises par les Arabes

musulmans, ouvre la voie de l'Occident chrétien amoureux, libertin, moderne et postmoderne.

Le couple hétérosexuel marié continue de fasciner les imaginaires, imposé jusqu'à la nausée par les *soap operas*, ces « opéras de savon » américains ; il survit en sourdine dans les couples homosexuels, quand il n'explose pas dans « la comédie hétérosexuelle », écrit Lacan. Il s'agit d'une passion qui défie toutes les autres et s'assume dans l'espace social. Freud pensait qu'elle « rompt la liaison de masse propre à la race et à la communauté », « à la partition en nation et à l'organisation en classes de la société et accomplit des opérations culturellement importantes³ ».

Écoutons les désirs qui se sont exprimés pour défendre le « mariage pour tous ». On cherche en vain où sont passées les « valeurs »... Et si le couple hétérosexuel et sa famille en étaient le point de mire, précisément, en lieu et place de la « valeur » qui se profile comme souci de parer à la solitude, se prolonger et transmettre ? La morale conventionnelle a beau les banaliser, nos programmes téléglobalisés les représenter jusqu'à la caricature, nos fantasmes convergent vers eux : éprouvettes, congélation d'ovocytes, don de sperme, jusqu'à ces ventres féminins que l'on achète le temps d'une grossesse. Les « traditionnels » comme les « modernes » savent bien que « ce n'est pas ça », ça n'est jamais ça. Rien n'y fait, c'est bien à papa et maman que l'on joue, en légitimant le mariage pour tous.

Il manquait au symptôme français une analyse, une défense et illustration de l'hétérosexualité. Cette dernière ne réside pas dans la seule différence anatomique entre le mâle et la femelle. L'hétérosexualité ne peut pas non plus être invoquée comme le plus sûr moyen de transmettre la vie ou de garantir la mémoire des générations. Elle révèle l'extrême intensité de l'érotisme et recèle de ce fait une insoutenable fragilité du couple hétérosexuel : fusion et confusion de l'homme et de la femme, perte exorbitante d'énergies et d'identités, affinité de la vie avec la mort... et la conception probable d'un être nouveau étranger et éphémère.

L'hétérosexualité est et sera le problème. Il fallait le génie de Freud pour formuler ce que tous savaient intimement : la procréation qui hante les humains n'est pas un acte naturel et encore moins un acte souverain. Par cet « acte » même, la différence sexuelle s'affirme dans une cascade de fantasmes qui nourrissent la littérature et notre propre créativité.

3. Sigmund Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, Presses universitaires de France, 1921, p. 81.

Comment réfléchissez-vous aujourd'hui aux questions de genre qui agitent nos sociétés occidentales ?

■ **J. Kristeva** : Le parcours analytique révèle que le *féminin transformatif* se joue des identités autrement que le *genre*.

Tandis que la sexualité masculine se forme dans une seule structure œdipienne, le féminin transformatif se construit dans un complexe d'Œdipe biface : Œdipe prime (avec la mère, objet du premier désir de l'enfant) et Œdipe bis (avec le père), et se modifie dans ce que je nomme la « reliance » maternelle. Cette passion maternelle se distingue et se développe à côté et autrement que le désir de l'amante, dont la libido est dominée par la satisfaction des pulsions, tandis que l'érotisme maternel – lorsqu'il n'est pas pervers – déploie la pulsion libidinale en tendresse.

L'entrée dans l'Œdipe *bis*, où le père remplace la mère comme cible du désir, jouxte un moment décisif dans la construction de la subjectivité féminine : « l'investissement » de ce que Freud appelle « le père de la préhistoire individuelle » qui possède les caractéristiques des deux parents. Le versant « mère » de ce « père imaginaire » ne peut que favoriser la transition de l'Œdipe *prime* féminin en Œdipe *bis* et, de ce fait, étayer cette *bisexualité* dont Freud stipule qu'elle « ressort beaucoup plus nettement chez la femme que chez l'homme ».

Le féminin transformatif est donc un « multivers », terme que j'emprunte à l'astrophysique contemporaine, que la rencontre amoureuse réveille et reconstruit. Mais le féminin réprimé, voire maltraité, se laisse instrumentaliser par les idéologies et religions, sectaires ou intégristes. Quant au féminin désillusionné, il fait aussi les plus aguerries des athées.

Quant à la portée libératrice du « genre », elle participe aujourd'hui de l'accélération anthropologique en cours et, tant que les désirs sont favorisés et satisfaits par les avancées scientifiques, il est vain de les récuser. Il s'impose en revanche de répondre aux demandes et aux symptômes dans leur singularité, pour accompagner ces « êtres autrement » vers la créativité. Infinies sont et seront les métamorphoses de la parentalité et des identités sexuelles que la psychanalyse sera amenée à traiter.

Par ailleurs, on oublie que la sexualité, avec laquelle la théorie de l'inconscient a « dynamité » la morale normative, est une sexualité « dé-naturée », parce que, d'emblée et toujours, elle est biologie et sens,

organes *et* parole, excitation *et* psychisation. À cela les derniers textes de Freud⁴ ajoutent une bisexualité psychique polyphonique, dédoublée des deux côtés de la différenciation femme-homme, de telle sorte que la partie se joue au moins à quatre.

Comment recevez-vous le fait que vous qui vous dites athée, mais pas nihiliste, êtes perçue par des esprits religieux comme une mystique ? Vous avez rencontré tous les papes de notre temps, Jean Paul II, Benoît XVI et récemment encore François à Bruxelles où vous avez été invitée à donner une conférence sur Thérèse d'Avila à qui vous avez consacré un livre⁵... Est-ce le vide qui existe en chaque être humain qui vous pousse à la créativité contre la mort ? Et votre rapport aux autres qui vous porte à une manière bien à vous d'être reliée à l'humanité, une religion qui ne dit pas son nom... une immanence sublimante ? Seriez-vous une mystique sans Dieu ?

■ **J. Kristeva** : L'immanence n'est pas une transcendance, elle ne peut être pensée que par une réévaluation des valeurs philosophiques et théologiques dont elle s'empare pour se les approprier, les mettre en question et les renouveler. Ce que j'appelle, après Nietzsche, Heidegger, Derrida et d'autres, « une transvaluation de l'ontothéologie ». Les mystiques avaient pris cette voie. Sans le savoir ? N'est-ce pas la seule voie ou voix qui leur soit comme naturellement réservée par et dans la hiérarchie de l'institution ecclésiale ? D'où la question : pourquoi tant d'engouement féminin pour ce « *Todo es nada* » (« Tout qui est rien ») de Thérèse ?

Serait-ce parce que le désir féminin brûle autant tout le corps et que tous ses sens transportent l'amoureuse vers son objet de désir qui, comme l'amant du Cantique des cantiques, ne cesse de se dérober, époux fuyant ou Dieu caché, absent, invisible, imaginaire, inimaginable ? Si le corps féminin tout entier est un organe sexuel, il peut tout aussi entièrement refouler le désir en maladie : longue vie au masochisme féminin ! Ou l'évider en rêverie, en parole, en sublimité : longue vie à l'imaginaire féminin, aux fantasmes fébriles et aux pénétrants récits des Shéhérazade ! Mais au Siècle d'or, les illuminés espagnols n'hésitaient pas à puiser dans l'humanisme réformé, et la

4. S. Freud, *De la sexualité féminine*, 1931, et *La féminité*, 1933.

5. J. Kristeva, *Thérèse mon amour*, Fayard, 2008.

Contre-Réforme a conjugué un nouveau florilège mystique avec l'art baroque. Était-ce une religion esthétique ? Pas seulement. L'infini des couleurs, des sons et des mots s'empare des corps dedans-

« *Mystique et psychanalyse visent...
un point commun* »

dehors, fluides, mobiles, transi-
tifs, contagieux. Ceux-là mêmes
que Thérèse d'Avila s'était
inventés, mais qu'elle avait aussi

élucidés par l'écriture, en combattant son anorexie passagère et son épilepsie chronique. « Je fais cette fiction pour donner à comprendre », écrit cette moniale qui ne cesse d'analyser ses « visions ».

Sigmund Freud, irréligieux entre tous, découvre, à la fin de sa vie, que mystique et psychanalyse visent... *un point commun*. Comment serait-ce possible ? Dans la terminologie de sa nouvelle science, Freud dira que, par l'expérience mystique, des « rapports autrement inaccessibles » s'établissent entre « le Moi et les couches profondes pulsionnelles du Ça ». Et brusquement, sous la plume de ce juif athée, une formulation étonnante : la psychanalyse se choisit « un point d'attaque similaire ». Le Moi de l'analysant, affranchi de la tutelle du Surmoi, élargit ses perceptions et se consolide de manière à s'approprier des fragments du Ça. Peu avant sa mort, le 22 août 1938, le dernier mot de sa main trace une ligne de démarcation dans cette similitude troublante, « Mysticisme : autoperception obscure du règne, au-delà du Moi, du Ça. » Entendons : plongée et perte du Moi dans l'autoperception du Ça (côté mystique) ; mais réorganisation du Moi par une interminable élucidation du Ça (côté psychanalyse). Va-et-vient fragile, risqué, indécidable ? Sans adhérer à l'expérience mystique, sans l'ignorer non plus, l'écoute analytique donne sens à la jouissance.

Vous avez écrit Du mariage considéré comme un des beaux-arts avec Philippe Sollers⁶. Au cœur du social, deux êtres libres et aimants, un duo à nul autre pareil. Quelle place occupe dans votre vie d'aujourd'hui ce grand vivant qui, dans son ultime livre de méditation, invite dès à présent à vivre La deuxième vie⁷ ?

6. J. Kristeva et Ph. Sollers, *Du mariage considéré comme un des beaux-arts*, Fayard, 2015.

7. Ph. Sollers, *La deuxième vie*, postface de J. Kristeva, Gallimard, « Blanche », 2024.

■ **J. Kristeva** : L'événement, c'est la rencontre, le croisement de deux élans de vie. Il ne se résume pas, il se vit. Avant, avec, après la mort qui n'est qu'une « banale défaite », selon Colette. Le deuil étant une expérience inexprimable, je ne pourrais pas vous en dire plus aujourd'hui... Ma tentative d'exprimer *le mariage comme un des beaux-arts* passe par la fiction. Je parle alors à travers mes personnages de roman : Olga dans *Les samourais* (Fayard, 1990) ; Stéphanie Delacour qui mène l'enquête sur le meurtre de son père dans *Le vieil homme et les loups* (Fayard, 1991) ; Gloria dont le corps décapité gît dans une flaque de sang dans *Possessions* (Fayard, 1996) et qui est la mère de Jerry, un enfant handicapé ; ou Nivi, visitant, dans *L'horloge enchantée* (Fayard, 2015), Versailles en proie à une attaque terroriste avec Stan, son fils à problèmes, qui traduit la phrase de Descartes « Je pense donc je suis » en « Je rêve donc je suis ». Et puis, et d'abord, il y a Olga, la jeune femme que je suis dans *Les samourais* : elle tombe amoureuse d'Hervé dont elle a découvert, avant même de le rencontrer, le beau visage sur une photo parue dans la revue *Clarté*. C'est ainsi que j'ai vu Philippe Sollers pour la première fois. Pour la dernière aussi. Il reste très jeune.

Propos recueillis par Patricia BOYER de LATOUR.



Retrouvez le dossier « **Féminisme** »
sur www.revue-etudes.com